

"Enfin Macron vint. Mettons de côté les pour et contre. toute préférence partisane évacuée, et sans tenir compte de sa propension à jaser, dit-on, en anglo-américain hors caméras, se constatent chez cet homme tactile — qui *goûte* les mots — le souci des liaisons impeccables, l'accord parfait des participes passés, l'emploi romanesque du passé simple, le respect constant de l'ordre syntaxique, la précision millimétrée des mots, l'absence de cafouillage sur les pronoms relatifs (lequel, laquelle), et même, nec plus ultra, la citation latine au débotté ou, à l'inverse, l'expression triviale qui le rapproche de tout un chacun. Ce goût de la précision prédispose au maniement du complexe. Pour les bénéfices électoraux, le peuple tranchera. Mais s'il est vérifiable que mal nommer les choses ajoute aux malheurs du monde, et qu'obéir approximativement aux règles de grammaire aboutit à traiter approximativement les affaires, comme Bossuet, encore lui, mais c'était un immense architecte de discours, tenta en vain de le faire comprendre à son cancre d'élève le Dauphin, fils unique du Roi-Soleil, l'irréprochable maîtrise de la langue chez un chef d'État vaut mieux, pour un peuple toujours sensible aux formulations verbales de ses dirigeants, qu'un langage truffé d'incorrections, le peuple en France se sentant respecté de ce qu'on s'adresse à lui avec dignité, et la parfaite maîtrise de la langue laissant espérer, dans l'idéal, un bon gouvernement des hommes et des choses.

Mieux que tout autre, notre peuple sait que la langue de l'Etat lui renvoie son image. La répartie vulgaire d'un président à l'encontre d'un quidam qui l'insulte l'atteint dans la représentation qu'il se fait de lui-même. Il se sent diminué par les phrases banales, les tournures bancales, les maladresses et lourdeurs.

(...) C'est la particulière vertu de la langue que de nous subjuguier sans nous contraindre. Nous devenons les obligés de celui qui la porte : sa parole nous transcende.

On a égaré dans le culte de l'avoir le sentiment de cette transcendance, et l'idée que notre langue parle de nous quand nous la parlons. Mais nous conservons l'intuition de cette réalité, et c'est pourquoi les chefs d'État inaptes à nous hausser par leurs discours nous déçoivent. Churchill pensait que le pouvoir du langage était le pouvoir même.

L'économisme ambiant est orphelin de sa vérité. Les experts en arguments chiffrés veulent nous persuader que les graphiques dirigent le monde. Ils s'abusent et nous leurrent. Les liens qu'un peuple entretient avec les sous-entendus subliminaux de sa langue comptent autant, sinon davantage, que les colonnes de chiffres. Hitler croassait la haine des juifs et du traité de Versailles, injectant de l'hystérie dans l'orgueil germanique. Les volutes gutturales de Nasser envoûtaient le nationalisme égyptien. Castro galvanisait la Révolución de son inépuisable voix rauque. Piètre orateur, Staline eut besoin, pour vaincre la Wehrmacht, du russe enluminé par les popes. En deçà du sens des paroles, les tribuns démagogues mettent les foules en transe par les affects que déclenchent les vibrations de leurs cordes vocales. Les ivresses qu'ils procurent dénudent les sortilèges du verbe qui, d'une harangue contrôlée au bémol près, exercent une séduction fatale. Cela suffit à évaluer l'importance pour une démocratie de former des citoyens conscients de la valeur des mots, et capables d'en user comme d'un outil exact."

*Notre langue française* de Jean-Michel Delacomptée, Fayard, 2018, pp. 112-115.